

La Vengeance de Baudelaire

Roman policier

Bob Van Laerhoven

Traduit du néerlandais par Marie Hooghe

Il faut toujours être ivre

BAUDELAIRE

La vie et la mort avaient appris au commissaire à aimer la poésie et les femmes légères. Pourtant, à cinquante-trois ans, Paul Lefèvre aurait été bien en peine de dire s'il prisait plus la poésie, cette émotion abstraite dont les racines se perdent dans l'origine des temps, avant la naissance du langage, ou l'accouplement qui, tel un lézard préhistorique, s'insinue dans le cerveau et mord quand bon lui semble.

Ce soir, le commissaire avait décidé de nourrir le reptile toujours en quête de chaleur et de caresses. Cette perspective le rendait sensible à l'esthétique de la maison close. Son grand corps hérissé de poils gris, soigneusement lavé et parfumé, luisant d'huiles précieuses, se rappelait les années d'abondance et de virilité. Lefèvre avait taillé ses poils pubiens avec autant de minutie que sa barbiche. Il était prêt à porter le joug de la croix.

C'est que, tout au long de sa vie, les cocottes lui avaient coûté plus qu'il ne le souhaitait. Mais n'étant pas porté sur les habits de drap fin ou les cannes à pommeau d'albâtre, il avait moissonné des souvenirs : une mèche de cheveux tombant devant des yeux, l'opulente poitrine renversée d'une femme prise en levrette, le frémissement d'une cuisse dans la lumière tamisée – des souvenirs qui l'assaillaient au dépourvu et l'apaisaient.

Depuis six mois, le commissaire avait une favorite, une femme faunesque, aussi peu conventionnelle que lui. Il n'était pas bon s'attacher à une seule femme, fût-elle une courtisane, car le cœur féminin est avide et mieux vaut ne pas tomber entre ses griffes. Cependant la gourgandine fascinait le commissaire par ses tendres minauderies. Une luciole sertie dans de l'ambre, qui ferait pâlir toute autre cocotte par comparaison. *Eh bien, prends-en deux, Paul*, se disait-il. Il avait beau se houspiller, cette décision restait sans effet – ce qu'il attribuait à l'âge.

Un fourmillement agréable dans la poitrine lui élança le pas. Ce qui n'avait initialement été qu'hygiène sexuelle d'un fringant quadragénaire s'était révélé un euphorisant plus puissant que l'opium. D'habitude, le commissaire descendait en faisant tourner sa canne l'élégante chaussée d'Antin qu'éclairait la lumière froide de l'Opéra restauré à grands moyens trois ans plus tôt, en 1867. Mais ce soir, la silhouette du commissaire, toujours lourde et carrée malgré son habit de bonne coupe, avait un air inquiet. Ses yeux s'égarèrent vers les carrosses rutilants qui allaient déposer les grandes courtisanes dans les cours des palais où les attendaient des laquais en livrée qui les escorteraient chez leur amant. Les « casques à pointe et têtes de mort » – ainsi que *Le Moniteur* qualifiait les troupes prussiennes massées aux frontières du royaume – attisaient manifestement la libido de la noblesse.

C'était dans la même gazette que Lefèvre venait de lire que, trois ans après son décès, Baudelaire était considéré comme un grand littéraire français. Baudelaire n'avait-il pas, rappelait l'article, prédit cette guerre catastrophique ? Lefèvre n'avait assisté qu'à une seule lecture publique donnée par le poète, qui serait donc un génie. Mais les mots sortant de la bouche de ce blême individu – que la rumeur disait déjà atteint de syphilis, ce qui expliquerait ses yeux exorbités et brillants d'un éclat métallique – avaient laissé en lui une trace aussi tenace que de la bave d'escargot. C'était là un trait vraiment typique de la bourgeoisie française que de réchauffer aujourd'hui dans son sein un poète qu'elle avait vomi et persécuté tout au long de sa vie.

Lefèvre remua automatiquement les lèvres quand le timbre puissant des strophes des *Deux Bonnes Sœurs* fit irruption dans sa mémoire. Son bon sens lui disait qu'il malmenait l'ordre des vers, mais son cœur lui soufflait que tout ce qu'il voulait savoir de la vie tenait en quelques bribes de ce poème.

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles (...)
Et la bière et l'alcôve en blasphèmes fécondes
Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes sœurs,
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.

Tel un satyre invisible, ce dernier vers vint se frotter contre le commissaire au moment où, derrière la façade chic d'un des grands bordels de la chaussée d'Antin, il entendit un hurlement de femme.

Des toiles de Bouguereau étaient accrochées dans le vestibule – un signe de luxe, car l'artiste pratiquait des prix prohibitifs. En montant quatre à quatre l'escalier recouvert d'un tapis épais, Lefèvre ne put s'empêcher de jeter un œil critique aux scènes classiques de ce peintre devenu le symbole des strictes directives de l'Académie en matière de réalisme. Le hurlement de femme retentit à nouveau au-dessus de lui. Lefèvre tenait son pistolet dans la main gauche, son insigne de police dans l'autre. Un frémissement de tulle en haut des marches. Une matrone coiffée du turban en vogue chez les demi-mondaines l'attendait en se tordant les mains de désespoir. Il jugea d'un coup d'œil qu'elle devait être la tenancière, posa un doigt sur ses lèvres quand elle ouvrit la bouche et brandit son insigne. Montrant les portes donnant sur le palier, il lui chuchota dans la nuque : « Laquelle ? »

La femme le dévisagea avec une bouche en cul-de-poule, le regard hésitant mais sans trace d'étonnement ni de blâme. Lefèvre vit se profiler derrière elle une vie de rendez-vous clandestins et de sourires en coin dissimulés par des mouchoirs de dentelle. Elle indiqua la chambre 12.

Il s'approchait prudemment quand la porte s'ouvrit toute grande. Une jeune femme en négligé frémissant de ruchés, répandant une odeur d'absinthe avec une pointe de musc, sortit en courant. « Là ? » demanda le commissaire. Ce n'était pas la première fois qu'il intervenait dans des drames amoureux. Or si, en tant qu'officier de paix, Lefèvre devait veiller aux bonnes mœurs, il ne les aimait pas et préférait la discrétion. Aussi serra-t-il les mâchoires avec désapprobation quand, au lieu d'un client indigné incapable de hisser pavillon pour avoir abusé de vin et réclamant son argent, ce fut un cadavre qu'il découvrit dans la chambre. La déformation des muscles faciaux lui rappela immédiatement les expérimentations électrophysiologiques de Duchenne de Boulogne dont il avait vu récemment des reproductions photographiques. Ce médecin, que beaucoup tenaient pour un fou dangereux, appliquait des électrodes sur le visage de ses patients pour recenser les réactions musculaires. On pouvait, prétendait-il, déclencher par la stimulation électrique une expression d'immense souffrance sans que le sujet **sentît quoi que ce fût/sente quoi que ce soit**.

Cet homme en revanche avait senti quelque chose : les horribles convulsions de l'un ou l'autre poison. De la strychnine ? Le commissaire ne détectait pas l'odeur d'amandes amères. Il jura tout bas : c'en était fini de la soirée qu'il s'était promis de passer en position des cuillers avec son énigmatique Claire de la Lune.

Il se pencha sur le cadavre et vit un bout de papier défraîchi sur lequel couraient en tous sens, comme si celui qui les avait écrits était ivre ou en proie à une violente émotion, des fragments d'un poème.

*La Débauche et la Mort sont deux aimables filles,
Et la bière et l'alcôve en blasphèmes fécondes
Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes sœurs,
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.*

Lefèvre eut l'impression qu'une aiguille s'enfonçait dans son œil gauche. Surpris, il secoua la tête. Ses lèvres esquissèrent un pâle sourire. Un assassin qui lisait les pensées, c'était particulièrement de circonstance un soir pareil.

Mais ce n'était pas tout. Le commissaire le sentait sans pouvoir mettre le doigt dessus. Il étudia l'écriture. Sa moue condescendante s'effaça. Cette écriture qu'il n'arrivait pas à identifier immédiatement, il la connaissait.

Il examina la victime de plus près et remarqua sur son poignet droit un tatouage représentant un animal mythique.

Pendant qu'il l'observait, la lumière tamisée que diffusaient dans le boudoir les lampes à huile mal réglées se joua de ses facultés sensorielles.

L'espace d'un instant, le tatouage parut changer de couleur.

Chaussée d'Antin ? D'après le cocher, il s'était passé quelque chose dans un des bordels chics du quartier. L'inspecteur Bernard Bouveroux fit la grimace : pas étonnant que le commissaire soit arrivé si vite sur les lieux du crime, il ne faisait pas mystère de son penchant pour les femmes légères. De toute évidence, dans ces circonstances, il pouvait même dépêcher un fiacre pour amener son assistant sur place. Tout en enfilant son veston, Bouveroux jeta par la fenêtre un coup d'œil sur le cocher qui l'attendait avec une lampe à pétrole. La voiture semblait déplacée dans l'obscur rue du Jardinnet. L'inspecteur habitait du côté gauche de cette ancienne impasse où des commerçants aisés avaient fait construire au XVIII^e siècle de vastes demeures dénuées de fantaisie qui étaient aujourd'hui divisées en appartements pour locataires à revenus modestes. Ces derniers étaient cependant nettement mieux lotis que les habitants du côté droit de la rue : des familles ouvrières avec des ribambelles d'enfants, s'entassant dans de sombres mesures tout de guingois où on déversait le matin le pot de chambre par la fenêtre. En cherchant son pardessus, l'inspecteur massa son estomac qui lui causait des désagréments depuis plus de vingt ans. Fin août et on ne pouvait déjà plus se passer d'une solide provision de coke pour le poêle. Ni sortir sans pardessus et chapeau. Le poêle ne brûlait pas : la guerre avec la Prusse avait fait flamber le prix du charbon et une atmosphère rhumatismale régnait dans la pièce. Bouveroux frissonna, non tant à cause du froid de l'automne qui approchait qu'en raison d'un cauchemar qui, selon les investigateurs de l'esprit humain avait-il lu, aurait bel et bien une signification. L'inspecteur s'engagea dans l'escalier puant la soupe de poisson sans parvenir à démêler la symbolique du rêve dont il avait été brutalement tiré par le cocher. Il ne lui en restait qu'une sensation désagréable, une solitude qui s'enroulait à la manière d'une corde autour de sa gorge. Il avait revu Marthe. Pas comme une apparition rayonnante cette fois, ou comme un être angélique, mais comme un puits de douleur. Il se prit à espérer que cette image oppressante n'était que la conséquence des grandes quantités de vin allongé de vinaigre qu'il avait bu la veille. « Marthe, quand cessera tout cela ? » se demandait-il au moment où, sortant de l'immeuble, il vit vaguement sa propre ombre dans le reflet de la lanterne du fiacre sur les pavés luisant de pluie.

Lefèvre avait presque fini d'interroger les dames de petite vertu quand le cocher lui ramena son assistant. L'inspecteur avait le nez brillant et ses petits yeux attentifs étaient veinés de rouge.

Il regarda le cadavre, fit claquer ses doigts, se baissa et suivit de l'index les contours du tatouage au poignet droit du mort. Toujours accroupi, il leva les yeux vers Lefèvre.

« Un *râkshasa*, commissaire. »

Bien qu'ils fussent de vieux amis qui s'étaient à maintes reprises sauvé la vie, Bouveroux s'adressait de manière formelle à son supérieur quand ils étaient de service ensemble.

Lefèvre ôta son chapeau et chercha son tabac à chiquer.

« M'a tout l'air d'un démon exotique du Japon.

- C'est un mauvais esprit d'Indochine, dit Bouveroux. Mon cousin, qui vient de rentrer à Paris après avoir été caserné au Tonkin, s'est offert un tatouage similaire un soir d'ivresse. Il ignorait que ce motif faisait figure de malédiction et il attend anxieusement aujourd'hui ce que lui réserve l'avenir. Ces représentations maléfiques sont traditionnellement réalisées par des femmes. On les appelle des *khout*. Regardez vous-même : mi-homme, mi-vautour, avec un carré magique en dessous.

- D'où tiens-tu cette connaissance de la mythologie indochinoise, Bouveroux ? »

Lefèvre connaissait la réponse. Bouveroux était un collectionneur acharné, aucun détail ne lui échappait. S'il dédaignait tout ce qui sentait le surnaturel, il adorait les anecdotes sur les pays exotiques. Malgré ses airs d'ours, Lefèvre était quant à lui beaucoup plus sensible aux humeurs et atmosphères que son rachitique assistant.

« Bah, commissaire, dit Bouveroux. Depuis cette nuit au palais du *bey* d'Alger, où nous avons bu du vin qui était meilleur que le français et découvert des rouleaux de parchemin qui semblaient plus anciens que le Coran, je m'intéresse à ce qu'écrivent toutes sortes de savants sur d'autres peuples et leur histoire.

- De nos jours, les savants écrivent toutes sortes d'inepties dans les gazettes pour gagner les faveurs du public. » Je vieilliss, se dit Lefèvre en s'entendant parler ainsi. Il était vrai qu'au cours de cette mémorable nuit à laquelle Bouveroux venait de faire allusion, il s'était permis, lui, Lefèvre, des choses qui, en dépit du généreux « nous » de Bouveroux, n'avaient rien à voir avec la connaissance ni la sagesse. Bien que l'inspecteur fût de trois ans son cadet, il comprenait mieux que lui les changements fébriles caractéristiques de leur

époque. Paris était un grand chantier. L'antagonisme entre riches et pauvres avait atteint son point d'ébullition. La moralité publique était un cloaque. L'empereur, une andouille à l'égo démesuré qui préparait une guerre que la France ne pouvait gagner. Pas étonnant dès lors si des gens prêtaient l'oreille aux pédanteries savantes ou s'ils se mettaient à croire au diable.

Que devait faire un homme en pareilles circonstances ? Son devoir « jusqu'à son dernier souffle », comme le prescrivait Banlieu, le préfet de police.

« Appelle la tenancière. Je ne l'ai pas encore interrogée, elle. »

Bouveroux disparut docilement. Peu après, la mère maquerelle apparut dans l'embrasure. Elle avait enlevé son turban. Ses cheveux gris-blond étaient aussi secs que de la paille. Ses yeux en biseau et sa bouche pleine révélaient la belle plante qu'elle avait dû être dans sa jeunesse. Lefèvre jeta un regard sur ses chaussures qui avaient connu des jours meilleurs, puis sur ses épaules délicates qui avaient porté jadis le fardeau d'amours voraces et véreuses. « Je n'ai rien vu, monsieur », dit-elle avant que Lefèvre ait pu poser une question. Celui-ci tenta de se concentrer sur sa tâche. Ce crime infortuné avait assombri sa soirée. Sa perception intérieure fonctionnait plus fiévreusement que ses sens. Dans chaque coin de ce boudoir, il s'imaginait sans peine la catin qu'il avait baptisée Claire de la Lune. Son odeur, qui rappelait le chaudron des sorcières des pays du Levant, son rire rauque, ses regards de jument effarouchée, le danger qui semblait se cacher sous ses membres tremblants, étaient maintenant plus tangibles qu'en sa présence.

« Dis-moi que c'était une affaire de jalousie et nous pourrons, toi et moi, poursuivre notre journée », dit-il en indiquant d'un geste la courtisane de la chambre 12 qui pleurnichait dans un petit mouchoir de dentelle. Elle avait les oreilles rouges et les épaules relevées, à croire qu'un être invisible appuyait sous ses aisselles.

« Nathalie est très douée pour sa profession. Elle est faible de caractère et gentille par instinct de conservation, dit la sous-maîtresse en s'approchant du papillon de nuit pour lui passer la main dans les cheveux comme on caresse le poil d'un caniche. Je ne la vois pas commettre un crime. Tout au plus pourrait-elle, poussée par la crainte ou l'épouvante, planter ses ciseaux dans l'œil d'un homme si elle se sentait menacée. Mais le jeune Monsieur Albert, qui se trouvait avec elle dans la chambre, était un client régulier dont Nathalie a souvent loué les bonnes manières, la discrétion et la générosité. » La femme qu'elle avait appelée Nathalie la regarda timidement et la remercia d'un discret hochement de tête.

« Albert comment ?

- Nous n'avons pas l'habitude de demander le nom de famille de nos invités, monsieur », dit la tenancière d'un léger ton de reproche.

La putain se remit à sangloter et pêcha dans son décolleté un autre mouchoir encore plus ruisselant de dentelle.

« Bref, n'arrêtez pas Nathalie, si ce conseil peut vous être utile, conclut la matrone.

- Il vous faudra m'en révéler plus pour me convaincre, dit le commissaire. La fille m'a raconté que son client s'est soudain senti mal, qu'il a fait des moulinets des deux bras et s'est écroulé l'écume aux lèvres. Comme ça, tout à coup ? Ça me semble fort.

- J'ignore tout des circonstances, insista la tenancière, mais ce crime me semble plutôt le fait d'une âme dérangée.

- Pourquoi pensez-vous cela ? »

Elle montra le tatouage. « Commissaire, une vieille femme comme moi a ses petits plaisirs. Il m'est arrivé de voir Monsieur Albert torse nu lors de ses précédentes visites et je peux vous assurer que jusqu'à ce jour, il n'avait aucune décoration sur le corps.

- Les jeunes gens sont souvent la proie d'engouements osés qui détonnent du point de vue esthétique, dit sèchement Lefèvre.

- Sans doute, commissaire, mais cet ornement me fait frémir. »

Lefèvre jeta un œil à Bouveroux qui était agenouillé devant le cadavre et écoutait à peine la conversation. Se penchant vers le corps, l'inspecteur examina avec curiosité le poignet. Puis de sa main droite enveloppée d'un gant, il effleura prudemment le tatouage.

« Ce n'est pas un tatouage. Le dessin a été peint.

- Pas toucher, Bernard, dit le commissaire. Ôte-moi ce gant et garde-le dans un linge. »

Bouveroux haussa les sourcils, mais obéit. Quand son vieil ami avait une de ces impulsions qu'il appelait « perception », mieux valait suivre son conseil.

Lefèvre se tourna de nouveau vers la sous-maîtresse comme si ce bref intermède n'avait pas eu lieu. « S'est-il produit aujourd'hui une chose qui vous a paru curieuse ?

- Non.

- Réfléchissez bien. »

La tenancière prit une pose pensive. Qui ne dura pas longtemps.

« Il y a de cela deux ou trois heures, une religieuse de l'ordre des Ursulines a frappé à la porte. Elle m'a proposé de prier pour le salut de l'âme des dames de cet établissement. Puis elle est passée dans les chambres pour rencontrer les filles. Je ne l'ai pas vue sortir. Beaucoup de gens vont et viennent dans cette maison.

- Était-ce la première fois que Dieu soufflait une idée aussi géniale à une de ses sœurs ?

- Oui. Mais, quand on y pense, ça n'a rien d'étrange pour une religieuse.

- À quoi ressemblait-elle ? »

La femme soupira en levant les mains. Elle secoua Nathalie par l'épaule. La fille en pleurs redressa la tête : « Elle voulait prier avec moi, mais je n'avais pas le temps.

- Je répète : à quoi ressemblait-elle ? »

La fille regarda le commissaire d'un air ahuri. Celui-ci soupira : « Une cornette ! Elle est belle, la religion, pas vrai ? » Depuis son service militaire en Algérie, le commissaire ne croyait plus trop à la religion.

Bouveroux toussota avec une impatience mal dissimulée. Lefèvre le contint d'un regard. Le commissaire savait que l'attente se révélait payante dans certains cas. Que ne pouvait-il faire preuve de la même patience quand l'appétit charnel le poussait chez les cocottes !

« Vous vouliez encore dire quelque chose, madame ? demanda Bouveroux.

- Oui, monsieur, répondit la tenancière un peu surprise. Mais je ne sais pas si c'est convenable.

- Il s'agit ici d'une affaire criminelle, madame.

- La religieuse était très belle. Un visage comme ces poupées de porcelaine qui représentent des femmes japonaises, vous voyez ? Vous devez comprendre, commissaire, je pratique ce métier depuis longtemps. Les dames qui reçoivent des messieurs et qui sont rompues aux jeux de l'amour finissent par avoir un certain rayonnement. Une idée m'est passée par la tête... j'ai pensé... que cette sœur avait peut-être été une courtisane. »

Lefèvre haussa un sourcil.

« Et si je ne me trompe, elle devait encore exercer sa profession il n'y a pas si longtemps », conclut la maquerelle avec un regard vague, comme si elle voyait dans son propre passé une chose qu'elle préférait oublier.

Le cabinet du commissaire à la préfecture avait de lourds rideaux, un râtelier à pipes et deux tapis de laine qu'il avait ramenés d'Algérie. Au mur, un portrait de Napoléon III, où l'empereur avait l'air d'un échappé de l'asile, et, en dessous, un bureau hors du commun qu'un connaisseur qualifierait de classique. Le meuble possédait une série infinie de tiroirs et un nombre étonnant d'éléments décoratifs. La plupart des tiroirs contenaient des armes. Lefèvre aimait les pistolets lourds. Les fleurons de sa collection étaient un pistolet basque à chargement par la bouche et un Richards-Mason .357, ce dernier plus fiable à ses yeux que le colt de même calibre qu'utilisait Bouveroux.

Le commissaire se moucha et consulta son calepin. Il avait passé une nuit agitée dans son appartement de la rue de Nesle. Après avoir pris les mesures nécessaires pour faire transporter le cadavre à la morgue où l'examinerait un médecin légiste, il avait hésité à se rendre malgré tout chez Claire de la Lune. Une surprenante apathie l'en avait empêché. Le démon au poignet du jeune homme assassiné, ce tatouage qui avait changé de couleur sous ses yeux, le préoccupait. Il mit cette illusion d'optique sur le compte du philtre algérien qu'il avait absorbé avant de se changer. Le commissaire savait que l'ingestion de la solution aqueuse de *Scilla Autumnalis* n'était pas sans danger. Le Berbère qui lui en avait appris la recette à Sidi Bel Abbès lui avait raconté la légende de la belle nymphe Scylla implorant Circé de lui procurer un philtre d'amour. Au lieu d'ingérer ce breuvage, elle s'était baignée dedans afin de s'assurer les faveurs de Glaucos, le satyre dont elle était amoureuse. « Trop de passion, *sidi*, peut changer un être humain en monstre hideux. Scylla devint une femme avec deux queues de serpent et six têtes de chiens aboyants. Elle se précipita dans la mer où elle tue depuis tous les infortunés qui se risquent dans ses parages. » Le Berbère affichait le noir sourire méchant du quidam qu'il ne fait pas bon rencontrer au détour d'une ruelle, mais sa formule fonctionnait. Avec les années, Lefèvre s'en était de plus en plus remis à cette potion magique et il avait constaté qu'il devait régulièrement augmenter la dose pour qu'elle garde son effet. Elle lui donnait la sensation d'avoir des braises incandescentes descendant de son nombril jusqu'à ses testicules. Cependant, la scille d'automne avait également la propriété de vous faire voir des choses qui n'existaient pas. Avait-il vraiment vu le *khout* changer de couleur ? Le commissaire se promit de diminuer la dose la prochaine fois.

Bouveroux entra sans frapper. « Tu as l'air de ne pas t'être contenté d'interroger les demoiselles cette nuit », dit-il gaiement. Lefèvre perçut l'haleine avinée de son vieux camarade de régiment. Cela faisait des années qu'il avait cessé de le chapitrer sur ce point : le

commissaire admettait que tout un chacun avait besoin d'un poison secret pour supporter l'existence. En revanche, il avait conseillé à Bouveroux de se rafraîchir l'haleine après l'ingestion de sa ration quotidienne d'alcool en se rinçant la bouche avec un digestif à base de menthe pilée. L'inspecteur avait objecté que sa mémoire était une passoire : après le premier verre, elle oubliait l'arôme de menthe. Lorsqu'ils étaient seuls, les deux policiers se traitaient sur un pied d'égalité. Vingt-huit ans plus tôt, en 1842, ils avaient servi trois ans dans le régiment algérien de Louis-Napoléon qui exigeait qu'on l'appelle Napoléon III, bien que Bismarck, le chancelier de fer, eût juré l'année précédente de rabattre le caquet à cet « empereur d'opérette » si celui-ci persistait à s'opposer au Hohenzollern allemand assis sur le trône d'Espagne. Lefèvre et Bouveroux, alors âgés respectivement de vingt-quatre et vingt-et-un ans, s'étaient battus en Algérie contre des *soufi* convaincus que mourir en l'honneur d'Allah était la seule vraie destinée du croyant. Les deux compères y avaient aussi connu des *houris* dont les bras procuraient à l'homme d'ineffables jouissances mais devant lesquelles il convenait de ne jamais baisser la garde. En effet, les contacts ésotériques que ces femmes voilées entretenaient avec des *djinns* les poussaient parfois à émasculer d'un énergique coup de hache tout en proférant d'immondes malédictions le Français qu'un instant auparavant elles berçaient encore contre leur robuste poitrine.

Bouveroux, une nature nostalgique, avait la conviction croissante que, noyé dans le vin comme il l'était, il ne serait jamais le grand historien qu'il avait rêvé de devenir. Sa syntaxe parfois pédante masquait une intelligence dynamique et analytique. Cet esprit encyclopédique était un fervent lecteur qui fréquentait assidûment les bibliothèques. Alors que Lefèvre s'intéressait aux galeries tortueuses du cerveau criminel et se laissait souvent guider par ses sentiments, Bouveroux grappillait des faits. Contrairement au commissaire qui avec ses joues pleines ressemblait à un *bloodhound* anglais, Bouveroux présentait malgré sa consommation d'alcool le profil longiligne d'un ascète.

« Nous avons l'identité de notre victime, annonça-t-il triomphalement, comme si l'identification était le résultat de recherches sans pareilles. L'homme était connu sous le nom d'Albert Dacaret. Un artiste. » Bouveroux renversa sur son pouce une effarante quantité de tabac à priser, aspira profondément le mélange et ricana béatement. « L'argent sera sans doute le mobile de ce crime. Les artistes en ont toujours trop peu et s'adressent souvent aux mauvais prêcheurs.

- Dacaret ? dit Lefèvre. Intéressant. Un jeune poète prometteur, ai-je lu. »

Bouveroux fronça un sourcil. Il évitait de rappeler ouvertement à son supérieur qu'il lisait manifestement les gazettes, même si celui-ci clamait haut et fort qu'elles étaient ridicules et mensongères. « Ta connaissance des lettres nationales m'épate toujours, Paul. »

Lefèvre lui jeta un œil amusé. Il connaissait son ami mieux qu'il ne le laissait paraître. « Je présume que toi, tu sais entre-temps comment il est mort. Sinon, tu n'afficherais pas cet air satisfait. »

Bouveroux s'assit et posa son couvre-chef sur la chaise à côté de lui. « Ce qu'il y a d'étonnant dans cette affaire, dit-il, c'est que la peinture au poignet renfermait un poison exotique. Les indigènes de Guyane française l'utilisent pour tuer des lézards géants. » Bouveroux semblait affamé – malgré sa maigre constitution, il pouvait manger comme quatre. « Ce colorant mortel met un certain temps à agir. On peut ensuite découper ces sauriens et les cuire dans de gigantesques marmites. Leur chair serait aussi tendre et délicate que celle d'un bébé. »

Il entreprit de se tâter les poches et après quelque recherche, tira un bout de papier froissé de la poche droite de son veston. Bouveroux avait l'habitude de noter tout ce que ne retenait pas son esprit fureteur sur des billets qu'il exhumait à tout moment de ses vêtements. « Albert Dacaret. Connu un grand succès il y a six mois avec son recueil *La Fièvre du diable*. A été qualifié de " nouveau Baudelaire " par les critiques. En a pris ombrage et a envoyé à la presse un droit de réponse dans lequel il démolissait son défunt prédécesseur. Et pas plus tard qu'il y a trois semaines, le poète espagnol Gustavo Adolfo Bécquer a prédit, dans une revue assez obscure j'en conviens, que Dacaret allait " tailler en pièces le romantisme languissant des prétentieuses lettres françaises ". » Bouveroux recommença à se trifouiller, en quête cette fois de sa blague à tabac. Elle se révéla vide. Lefèvre prit la sienne et la lança à son confrère qui le remercia des yeux. « D'où tires-tu toutes ces connaissances ?

- Ah, Paul, dit Bouveroux. J'ai beaucoup d'amis parmi les journalistes. Veux-tu que je te dise ? Dans moins de cent ans, l'étoile des journalistes sera plus brillante plus que celle des sopranos de l'Opéra ! »

Debout à la fenêtre, dos à son assistant, Lefèvre regardait l'église Saint-Germain-l'Auxerrois située à quelques pâtés de maisons. L'édifice gothique avait été élevé à l'emplacement d'un ancien sanctuaire mérovingien et les âmes simples prétendaient que par temps de brume, on voyait derrière les fenêtres des reflets donnant une clarté surnaturelle au bleu profond des vitraux.

De nouveau, cet élanement dans l'œil gauche et, très brièvement, l'impression d'être appuyé contre un rideau derrière lequel se dressait autrefois un mur aujourd'hui disparu. Le

commissaire regarda par-dessus son épaule. La matinée était grise. La lampe à gaz de la pièce posait une lueur jaune sur les joues de Bouveroux et noircissait les orbites de ses petits yeux. Le ciel au dessus de Paris était inquiétant et plus sombre encore que la pèlerine d'une soubrette attendant son soupirant sous une porte cochère. Fin août, et qu'avait apporté ce lugubre été ? De la pluie et des nuages orageux, des nuées de moustiques, des hordes de chiens glapissants et de chats nerveux. Le visage large du commissaire, qui trahissait son ascendance de pêcheurs bretons, avait un air revêché. Un parfum de tristesse flottait ces derniers mois sur la personne de son vieil ami, trouvait Bouveroux. Le commissaire nourrirait-il de sombres pensées sur la vieillesse ? Cette peur, l'inspecteur préférerait la noyer dans le vin plutôt que la regarder dans les yeux.

« Les artistes sont des tempéraments épicés, dit le commissaire d'un ton pensif. Ils sont bien capables de s'abreuver du sang de leurs rivaux. »

Bouveroux cligna des yeux : « Bah, je ne suis pas un fidèle disciple de l'Art, Paul. Un truc pourri, si tu veux mon avis. Je préfère lire des journaux ou des livres qui parlent de faits réels. L'art et le spiritisme, c'est du pareil au même. Savais-tu que Paris compte en ce moment six cents voyants et médiums qui gagnent gros sur le dos de gogos persuadés que leur avenir se lit dans une boule de cristal ? » Bouveroux poussa un hennissement qui vint interrompre la concentration du commissaire. Celui-ci avait à peine écouté. Une tension dans son bas-ventre, exacerbée par l'irritabilité de la nuit écoulée, lui signalait qu'il négligeait un détail important.

Lefèvre tenta de récapituler les événements. Un poison exotique injecté à l'aide d'un tatouage peint. Que révélait cette méthode sur le meurtrier ? Qu'il avait séjourné en Indochine et l'y avait apprise. À moins qu'un insulaire résidant à Paris ne lui ait transmis ce savoir ? Ils étaient devenus très populaires, ces étrangers bigarrés ! Ne racontait-on pas que des Créoles, des Indiens, des Patagonsiens et d'autres indigènes des Moluques faisaient fureur dans les salons qui se tenaient chaque jour dans la capitale, à croire que la menace des Prussiens en marche était inexistante !

« Bouveroux, quelle est exactement la rapidité d'action de ce poison ? »

Bouveroux eut l'air contrit. « Ça, je dois le demander au docteur Lepage. Je crains de ne pouvoir te répondre avant un certain temps. Lepage va devoir dénicher un confrère qui a exercé en Guyane française.

- Occupe-toi de cela. Et cherche aussi à savoir si Dacaret a vécu dans des pays lointains, ce dont je doute, vu ses origines modestes et son jeune âge. Si tel n'est pas le cas, tu devras enquêter... voir s'il y a à Paris des tatoueurs qui...

- Ce n'est pas un véritable tatouage, commissaire.

- Peut-être y a-t-il des tatoueurs qui travaillent dans le style dont tu parlais...

- Les *râkshasa*.

- Ben oui, tes démons en question. Bref, qui est capable d'en dessiner sur la peau ? Et essaie de faire diligence. »

Bouveroux comprit à l'attitude du commissaire que celui-ci voulait être seul. Aussi prit-il congé après quelques remarques anodines.

Les couloirs de la préfecture étaient vieux, tortueux et mal éclairés. Ils rappelèrent à Bouveroux la pénombre lie-de-vin des bazars d'Alger. Ce souvenir aiguïsa ses sens. En se dirigeant machinalement vers l'escalier, il s'absorba dans des réflexions sur la vogue actuelle des séances de spiritisme. *L'Empire des Lumières* ? Bien au contraire : les Français étaient stupides, peureux ou malheureux, généralement les trois à la fois. Bouveroux se rangeait dans cette dernière catégorie. Les pièces qu'il louait rue du Jardinnet étaient mal entretenues, les rideaux avaient la couleur des gencives pourrissantes et le mobilier avait été transbahuté dans un lointain passé sur une charrette de ferme.

L'appartement de Bouveroux était aussi anonyme que le policier qu'il se voulait quand il était chez lui. Dans ses méditations, il se plaisait à comparer son logement à la tanière d'un animal blessé. Depuis le décès de Marthe, seule la fréquentation des bibliothèques publiques l'aidait à surmonter son spleen. Du vivant de son épouse, il ne s'était que très exceptionnellement changé les idées en compagnie de femmes faciles, quand ressurgissaient en lui des souvenirs précis d'Algérie qu'il devait chasser. Il n'avait jamais révélé à ses collègues, même pas à Paul Lefèvre, qu'il était resté monogame dans l'âme. S'il avait avoué être fidèle à sa femme tel un pigeon, les autres auraient pu penser qu'il n'était pas un vrai Français portant haut et fier son étendard.

Les murs lui renvoyèrent l'écho de son nom. Bouveroux se retourna. Le commissaire se tenait sur le seuil de son bureau. Une autre vision vint se superposer à cette image : Lefèvre dans un poste isolé du Sahara, couvert de sang sur le seuil de la salle d'attente vivement éclairée d'un fortin aux murs chaulés, dans le reflet des froides étoiles du ciel du désert. Bouveroux se rappela l'excitation sur le visage de son ami cette nuit-là.

Près de trente ans plus tard, il lui vit à présent la même expression : le commissaire, cet éternel chasseur, grisé par la confusion et la faim qui lui rongeaient l'âme. Lefèvre agitait le billet qui avait été trouvé sur le cadavre. « La même écriture ! dit-il. Totalement identique. Je savais bien que je l'avais déjà vue quelque part. Regarde, Bernard ! »

Il tenait un livre dans l'autre main. Il le montra à Bouveroux qui, en vrai rat de bibliothèque, enregistra d'un même regard et le titre et l'auteur. *Le peintre de la vie moderne*

de Charles Baudelaire. Bouveroux prit l'opuscule et suivit l'index de Lefèvre. Le livre était dédié : *Pour un homme de la loi qui obéit par-dessus tout aux lois de la poésie. Charles Baudelaire, 1857.*

Un simple coup d'œil aux vers griffonnés sur le bout de papier que brandissait le commissaire dans sa main droite fut suffisant.

Les deux écritures étaient identiques.

Granier de Cassagnac était tellement enthousiasmé par son récent séjour à Nouméa et le *brillant* récit de voyage qu'il écrivait que le pittoresque du tableau dessiné par les vents au-dessus de Paris lui échappa complètement. S'engageant dans la rue Saint-André-des-Arts, il dépassa vaillamment le troquet de Jean-Claude. Le bistrotier moustachu aurait sans doute en réserve un vin qui vous mettait tout feu tout flamme, mais ce ne serait pas pour aujourd'hui. Son bureau encaustiqué à la cire d'abeille l'attendait. À l'angle de la rue Dauphine, il vit *La Patrie* et *Paris Journal* à la devanture d'un kiosque. Ce n'était plus qu'une question de jours : bientôt *Paris Journal* viendrait le supplier de publier dans ses colonnes son récit sur la colonie pénitentiaire de Nouvelle-Calédonie. Et ce bouffon de Gautier, qui se prenait pour le Thackeray français mais ne faisait que rabâcher ses problèmes d'argent tel un petit-bourgeois mesquin, en crèverait de jalousie. La dernière fois que Cassagnac avait vu ce parvenu, celui-ci était en compagnie des frères Goncourt, des vampires parfumés qui se ruaient sur tout artiste prometteur. Avec un pathos que lui envierait un théâtre grec de troisième catégorie, Gautier s'était jeté sur un sofa en déclarant que pour sa part, il était déjà mort et que tout un chacun devait s'en réjouir, car la mort était la forme suprême de l'existence. Un poète débitant pareilles insanités ne méritait pas mieux que de gagner sa croûte comme simple journaliste, une calamité qui tirait régulièrement d'interminables jérémiades à Gautier.

Chassant de ses pensées l'image du dandy bêcheur, Cassagnac entreprit de composer mentalement des phrases qui se déroulaient mélodieusement devant ses yeux tandis que des fiacres le dépassaient en martelant les pavés. Il contempla le pignon latéral de l'atelier de restauration de Jean Magnin couvert de réclames peintes à la dernière mode. Sans prêter attention aux extraordinaires combinaisons nuageuses qui s'étagaient au-dessus de l'immeuble se terminant en pointe, il revoyait en esprit les cases désolées de Nouvelle-Calédonie où s'entassaient des hommes jeunes qui avaient été appréhendés pour vol ou d'autres délits et expédiés comme main-d'œuvre bon marché dans la nouvelle colonie. L'abjecte brutalité qu'il avait rencontrée là insufflerait un prodigieux élan à sa plume. Au nombre des forçats se trouvait un étrange individu efféminé, un jeune homme surnommé la Chienne Blanche. Affublé d'un turban, les yeux noircis au khôl, le travesti paradait en tortillant des hanches au milieu des travailleurs, attendant que les enchères commencent. Tout son corps était soigneusement épilé ; on chuchotait que même ses cuisses étaient aussi lisses que celles d'une femme. Les gardiens du bain qui empochaient une partie de ses profits lui

fournissaient le henné pour se teindre les cheveux ainsi que les huiles végétales qu'utilisaient les femmes polynésiennes pour entretenir l'élasticité de leur peau.

Mais c'était dans les quartiers de paillotes des Malais, des Chinois et des Polynésiens habitant Nouméa que Cassagnac avait rencontré la pire dissolution des mœurs. Ce ne serait pas une sinécure, pressentait-il, que de décrire dans une syntaxe élégante des indigènes se culbutant à toute heure du jour ou de la nuit. Plus d'un écrivain s'y casserait les dents. Ainsi les frérots Edmond et Jules de Goncourt feraient de la prose de boulevard avec un sujet aussi énorme, étouffant tous les détails repoussants sous de vaines métaphores et de jolies phrases. Cassagnac se promit de recourir à un style naturaliste qui ferait se pâmer dans les salons les plus réputés les dames amoureuses des belles-lettres. Il ne pouvait imaginer meilleure appréciation de son travail. Il avait même noté une série d'expressions en *ajie*, le dialecte local des tribus polynésiennes. Ces sonorités luxuriantes confèreraient une dimension supplémentaire au renouveau littéraire qui l'obsédait.

Au moment où il tournait à droite à hauteur de la boutique *Bronzes d'Art et Pendules* de Petin, un fiacre aux rideaux tirés s'arrêta juste devant lui. En voyant qui en descendait, il s'écarta automatiquement. Surpris de s'entendre adresser la parole, il répondit par une courbette galante. Il sentit soudain une violente piqûre dans sa nuque.

Granier de Cassagnac reprit connaissance quand un linge imbibé d'ammoniaque lui fut appliqué sous le nez. L'odeur pénétrante lui troublait les sens et l'absence de lumière ne faisait que renforcer son impression de vivre un cauchemar. Il espérait que ce ne serait qu'un rêve, comme dans les récits d'épouvante de cet Américain hystérique qui s'appelait Edgar Allan Poe. Mais le sol froid et dur en dessous de lui et la puanteur d'eau croupie qui repoussait lentement les relents d'ammoniaque n'étaient que trop réels. Son corps se raidit involontairement quand il constata qu'il se trouvait dans une grotte, où était fichée dans un coin, à des mètres de lui, une torche fumante répandant une faible lumière. Elle jetait des lueurs fantasques sur les murs tapissés de crânes humains et de monceaux d'ossements, tous noirs de vieillesse. Instinctivement, Cassagnac détourna la tête. À sa gauche était accroupie une forme enveloppée d'une cape, immobile, muette.

« Grâce ! » Le mot avait passé ses lèvres malgré lui. Il sentit en le prononçant que sa prière serait vaine. Sa respiration s'accéléra. Malgré le froid humide qui régnait dans les catacombes, il se mit à suer à grosses gouttes.

« Arrête ! C'est ici l'empire de la mort. » La grotte lui renvoya l'écho des ces mots chuchotés. Ces mots ! Il les connaissait. Baudelaire les avait utilisés des années auparavant comme titre d'un article.

Cassagnac remarqua qu'il n'était pas menotté. Il voulut se lever, renverser son assaillant et s'enfuir, mais ses membres refusaient tout service.

« Vous qui avez séjourné dans des contrées exotiques, poursuivit la voix, vous apprécierez sans doute que ce soit un poison exotique que je vous ai injecté. Il provient d'une algue appelée *Pseudonitschia* que l'on trouve dans les mers lointaines. Notamment à Maurice où les indigènes en préparent le suc pour perpétrer des crimes d'amour. Elle paralyse la victime mais lui laisse sa clarté d'esprit. Les cordes vocales se bloquent, mais la respiration reste intacte. Le réflexe de fuite est déconnecté. Tous ces symptômes ont une valeur rituelle et le sacrifié peut voir, en toute lucidité mais en silence, l'élégante trajectoire de la machette qui s'abat sur lui. Pas de cris rauques, pas de spasmes porcins, mais une torture sublime, précise, minutieuse, poétique. »

La forme se pencha en avant.

« Celui qui élimine un ennemi de cette manière acquiert des pouvoirs magiques. La magie, mon cher monsieur de Cassagnac, est un talent, au même titre que l'écriture. Et vous,

avec votre phénoménal talent littéraire, vous ne pourrez qu'apprécier une telle mort, n'est-ce pas ? »

Cassagnac tenta bien de crier mais dut se résigner à regarder sans un mot, sans réagir, comment l'éclair qui avait surgi dans les mains de son meurtrier s'approcha de sa gorge avec une précision minutieuse et poétique.

Bernard Bouveroux se racla la gorge. Dans les catacombes, les piles de crânes produirent comme un bruit de frottement derrière lui.

« Moi qui croyais avoir vu à Beni Abbès les pires saloperies sur terre, marmonna l'inspecteur, je me trompais. »

Lefèvre ne répondit pas. Il était accroupi près du cadavre. La lueur des lampes à huile que des agents en uniforme avaient placées dans la grotte lui donnait mauvaise mine.

De ses doigts gantés, le commissaire ramassa les quelques lignes posées sur le ventre de Cassagnac.

Il les lut sur un ton chantant que l'inspecteur jugea totalement déplacé, tant en raison du lieu où ils se trouvaient que de la teneur même des mots.

*Quoi qu'il ébauche ou qu'il espère,
L'homme ne vit pas un moment
Sans subir l'avertissement
De l'insupportable Vipère.*

« Notre assassin est une vipère de grande envergure, dit Bouveroux. A dévoré toute la tête d'un seul coup de dent. » Il prit dans la poche de son pantalon un mouchoir parfumé et le pressa sous son nez lorsqu'il s'agenouilla près du cadavre qui, pourtant, était encore frais. Il passa prudemment sa main sur le torse nu et l'immobilisa au ras des deux faux seins cousus à grands points sur la cage thoracique.

« C'est de la peau humaine ? » demanda l'inspecteur en se raclant à nouveau la gorge.

Lefèvre opina en silence.

« Avec quoi ont-ils été rembourrés ? » Bouveroux toussota. Le courant d'air glacé dans les catacombes était malsain pour ses poumons fragiles.

« De la bougie. »

Les yeux de Bouveroux glissèrent vers le bas-ventre nu.

« La blessure doit avoir fort saigné, constata-t-il.

- Il l'a nettoyée. » Le commissaire frotta la poussière de ses gants. « Cet assassin est soigneux.

- Il a emporté les parties génitales ?

- On dirait. Mais s'il les a cachées dans ces grottes, derrière les milliers d'ossements, nous ne les retrouverons jamais.

- La blessure à l'entre-cuisse a été recousue, commissaire.

- Oui, je vois.

- Il en pend de la peau écorchée, arrangée comme un sexe de femme...

- Ça aussi, je le vois, Bernard.

- Quel signe veut donc nous donner l'assassin ? »

En se relevant, le commissaire entendit craquer ses genoux. Perdre du poids, se remettre à l'escrime, retrouver son souffle d'antan. Trop de vin rouge dans des gargotes, du pinard qui collait au verre comme du goudron et vous faisait une ceinture de gras.

« Nous n'avons pas encore la certitude que c'est l'assassin qui a aussi tué Dacaret.

- Il y a une similitude : une fois encore, des vers de Baudelaire, rétorqua l'inspecteur.

- C'est juste, mais la méthode est très différente. Le tatouage toxique était l'indice d'une préparation minutieuse, d'un talent artistique presque, alors que ce crime-ci a été commis avec furie. Même la symbolique en est primaire. Trop d'effusion de sang. Il emporte la tête comme si elle l'avait offensé. Il coud des faux seins sur la poitrine et châtre le cadavre, puis il le recoud d'une manière qui fait penser à une vulve. Bref, il transforme un homme en femme. » Le commissaire baissa les yeux sur le cadavre. « En femme très laide, repoussante.

- Les deux victimes sont jeunes et ont des traits quelque peu féminins, en rajouta Bouveroux. Avec ses longs cheveux et son extravagante garde-robe, monsieur de Cassagnac avait tout d'un mignon. Notre légiste, le docteur Lepage, m'a discrètement laissé entendre que les parties du jeune Dacaret n'avaient pas, euh, les proportions normales que se doit d'avoir un homme.

- Tu crois qu'il s'agit de crimes sexuels ? demanda Lefèvre. Commis par un sodomite, peut-être ? »

L'inspecteur toussa délicatement dans son mouchoir. Il connaissait la nature rustique de son patron. Ne l'avait-il pas souvent entendu dire que les femmes étaient beaucoup plus vicieuses au lit que les hommes, surtout quand elles se montraient prudes et timides en public ?

« Il peut d'agir d'une fureur dirigée contre son propre sexe, dit l'inspecteur.

- On croirait entendre cet analyste cinglé qui nous bassine avec ses histoires d'instinct et de pulsion, dit Lefèvre qui n'avait pas haute opinion de ces théories nouvelles.

- Charcot ? glissa Bouveroux, en faisant inconsciemment étalage de son érudition. " Nous tournons nos regards vers les cieux et les cieux sont vides. C'est pourquoi nous devons tourner notre regard en nous-mêmes. " »

Le commissaire grogna d'un air irrité.

« Et que voyons-nous alors, commissaire ? poursuivit Bouveroux tout guilleret. Que nous nous mentons continuellement. Nous parlons d'amour alors que nous ne pensons qu'à copuler comme la canaille. Nous parlons d'amitié alors que nous nous bouffons le nez. Nous haïssons l'humanité et nous nous haïssons nous-mêmes. Nous venons au monde dans la solitude et mourons sans avoir progressé d'un millimètre. Seul subsiste le pouvoir universel des pulsions quand, dans une crise de lucidité tragique, nous balayons nos châteaux de cartes. »

Le commissaire attendit un certain temps avant de répondre.

« Tu veux, Bouveroux, que je te dise, moi aussi, un truc analytique ? Ce cadavre me révèle que nous avons effectivement affaire au même assassin, mais qu'il devient de plus en plus méchant, et se rapproche de plus en plus de l'essence de tes fameuses pulsions. Mais pas parce qu'il a compris ce que tu viens de dire, au contraire *parce qu'il souffre de l'avoir compris*. Nous avons affaire à une âme à la dérive, qui ne peut plus communiquer par la parole et doit dès lors remplacer les mots par de la chair humaine.

- Et par les poèmes de Baudelaire, dit sèchement Bouveroux. L'écriture ne vous a pas frappé, commissaire ? »

Lefèvre examina le bout de papier. « Oui. L'écriture du poète, dit-il en suffoquant, comme quelqu'un qui émerge brutalement d'un rêve. L'écriture d'un mort. »

Caroline Archenbaut-Defayis, la veuve Aupick, était assise devant le bow-window de sa maison décrépite de Honfleur. La lettre de madame de Cassagnac lui annonçant le décès de son mari, un jeune écrivain très prometteur possédant les aimables caractéristiques du fabulateur combinées à l'ardeur novatrice de Flaubert, gisait par terre à côté d'elle. La mère de Charles Baudelaire tremblait de tous ses membres. Elle porta la main à son décolleté. La chair flasque de sa gorge lui donna un haut-le-cœur. Dans sa fougue et son inconscience d'antan, cette chair avait engendré une ombre qui ne pourrait jamais être effacée. *La Malédiction*, l'avait appelée Joseph-François. Son mari ne les avait jamais prononcés à voix haute, mais les mots « la punition de Dieu » avaient toujours plané entre eux. Caroline Archenbaut-Defayis savait que son époux était mort avec l'intime conviction que la Malédiction avait été envoyée par Dieu parce qu'il avait renié l'état sacerdotal.

La mère de Baudelaire essaya de se concentrer à nouveau sur la lettre. Madame de Cassagnac avait décrit en termes voilés les circonstances horribles dans lesquelles avait été découvert son mari. Un policier aux manières frustes avait cherché à l'intimider en suggérant qu'elle avait peut-être quelque chose à voir avec l'assassinat. Elle avait noté mot pour mot les paroles du grossier personnage : « En cas d'assassinats avec mutilation des organes sexuels, il faut généralement chercher dans l'entourage immédiat de la victime. S'il s'agit d'un homme, il a peut-être manqué à ses devoirs conjugaux. Il arrive fréquemment que des femmes deviennent folles en pareil cas. » Madame de Cassagnac avait éconduit ce barbare puis porté plainte à la préfecture, plainte qui était restée sans suite. À une époque où sonnaient les trompettes de la guerre et où l'empereur faisait de pompeuses déclarations sur la grandeur de la France, tout était apparemment permis, même la décadence morale des gardiens de la paix.

Caroline Archenbaut-Defayis connaissait bien ce pathos de la jeune veuve éplorée qui s'identifiait manifestement à son rôle de martyre. Mais cette fois, les mots de la jeune femme qui n'avait pas la moindre idée de la façon dont s'emmanchait le monde, la touchèrent profondément. Madame de Cassagnac avait terminé sa lettre par les vers trouvés sur le cadavre de son époux et mentionné quelques autres questions de l'arrogant agent qui l'avaient laissée abasourdie.

« Votre défunt mari a-t-il jamais fait allusion au fait que Charles Baudelaire ait ou non encore été en vie après la date officielle de son décès il y a trois ans ? »

« Votre mari a-t-il jamais porté des vêtements de femme ou manifesté des tendances à la sodomie ? »

En relisant ces dernières lignes, la veuve Archenbaut-Defayis sentit monter en elle une tristesse qui alliait la colère, le dégoût et la peine. Depuis le décès, treize ans auparavant, du général Aupick, son deuxième époux, elle s'était entièrement consacrée au bien-être de son fils génial mais fragile. Elle avait tout financé : ses appétits qui surgissaient comme un tourbillon, les médicaments contre le ramollissement cérébral qui avait frappé de manière si mystérieuse, et les coûteux remèdes tropicaux contre la maladie qui lui ravageait les reins depuis sa liaison avec « la fée noire », Jeanne Duval. D'aucuns avaient beau prétendre que Baudelaire avait contracté chez des putains de bas étage « le démon du désir », sa mère n'en pensait pas un mot. Le mal qui le minait venait de la putain noire aux yeux rouges de Créole.

Caroline ouvrit un dossier relié de cuir renfermant un daguerréotype réalisé par Nadar, le grand rénovateur de l'art de la photographie, qui avait fait plusieurs portraits de Baudelaire seize ans auparavant. Elle examina longuement les yeux vif-argent de son fils, les fines lèvres serrées, toujours sur la défensive, et les grands boutons de sa veste de gros coutil.

En dessous de la photo se trouvait une lettre du général Aupick, écrite des années plus tôt à Madrid quand il avait été nommé ambassadeur en Espagne. Elle n'avait pas relu la lettre depuis. Péniblement, la mère de Baudelaire s'extirpa de son fauteuil. Elle contempla le ciel au dessus de la falaise sur laquelle était bâtie sa petite maison. La houleuse masse nuageuse couleur de rouille à l'horizon lui rappela l'âme tourmentée de son défunt fils. Elle pouvait entendre sa voix grinçante, sentir peser sur ses épaules ses regards fuyants. *Le beau est toujours bizarre.*

Tout au long de sa vie, son fils avait été fâché de sa naissance.

Le grisâtre amas rocheux dentelé, si proche de sa maison qu'il semblait s'y insinuer, lui fit penser à la mort imminente qui serait dure, froide et indifférente.

Elle se retourna et prit la lettre dans le dossier.

Le diable lut avec elle par-dessus son épaule.

